

## Enquête sur l'imaginaire du roman pornographique (1739-1789) : les bibliothèques

Jean Coutin

Volume 32, numéro 2, automne 1996

Faire catleya au XVIII<sup>e</sup> siècle : lieux et objets du roman libertin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036022ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036022ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coutin, J. (1996). Enquête sur l'imaginaire du roman pornographique (1739-1789) : les bibliothèques. *Études françaises*, 32(2), 19–30.  
<https://doi.org/10.7202/036022ar>

Résumé de l'article

Contrairement à ce que prétend traditionnellement la critique, il y a des bibliothèques dans le roman pornographique. En distinguant la bibliothèque comme lieu et la bibliothèque imaginaire, il s'agit de montrer comment la topographie de ce roman s'oppose à celle de l'utopie classique : il y a des objets dans l'oeuvre pornographique, mais dont le libertin se défait progressivement, histoire de rester seul avec sa victime et son désir. C'est ce que montre l'analyse d'une dizaine de romans publiés durant le demi-siècle qui précède la Révolution.

# Enquête sur l'imaginaire du roman pornographique (1739-1789): les bibliothèques

JEAN COUTIN

Seuls Patrick Wald Lasowski et Jean M. Goulemot, chacun à sa manière, se sont intéressés à la présence des bibliothèques imaginaires dans la littérature érotique, libertine ou pornographique des Lumières<sup>1</sup>, pour souligner leur absence : « Sans qu'il atteigne pour autant les proportions d'une véritable bibliothèque, il existe dans le roman libertin une présence du livre licencieux, rarement exhibée, le plus souvent

1. Depuis *Ces livres qu'on ne lit que d'une main. Lecture et lecteurs de livres pornographiques au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Paris, Minerve, 1994 [deuxième édition revue, augmentée et corrigée], 182 p. Ill.), on sait que Jean M. Goulemot utilise indifféremment ces appellations. Ce ne sera pas le cas ici ; voir ci-dessous.

évoquée<sup>2</sup>. » Il n'y a qu'à observer les gravures qui accompagnent les éditions originales de romans pornographiques pour s'apercevoir à quel point la remarque de Goulemot n'est que partiellement juste. Un drapé à l'avant-plan, une porte entrouverte ou une fenêtre, un meuble pour soutenir les ébats constituent en effet les seuls éléments obligés du décor de la gravure obscène, mais la bibliothèque n'en est pas exclue<sup>3</sup>. Les occurrences du mot « bibliothèque » dans le roman pornographique français entre 1739 et 1789 ajoutent créance à cette nécessaire mise au point<sup>4</sup>.

Rien ne doit dénaturer la jouissance éprouvée par les personnages du roman pornographique. C'est pourquoi les bibliothèques imaginaires y sont rares, leurs significations détournées, leurs fonctions souvent perverses. Afin de préserver les corps dans leur idéale ou fantasmatique disponibilité, ce roman réduit à l'essentiel, sinon à néant, les objets susceptibles de faire écran à la pure nature. Grâce à cette existence excessivement précaire de la bibliothèque, prévue dans le dispositif de focalisation du roman pornographique, il est permis de reconstituer, à partir de restes significativement disséminés, un état de pureté mythique dont les modalités d'existence se rapprochent des formes de l'utopie. Ainsi l'esprit des bibliothèques imaginaires du roman pornographique contribue-t-il à isoler les corps des desseins mortels de la nature, tout en

2. Jean M. Goulemot, « En guise de conclusion : les bibliothèques imaginaires (fictions romanesques et utopies) », dans Claude Jolly (édit.), *Histoire des bibliothèques françaises. Les Bibliothèques sous l'Ancien Régime. 1530-1789*, Paris, Promodis-Éditions du Cercle de la librairie, 1988, vol. 2, p. 505. Wald Lasowski, après avoir rapidement assimilé les bibliothèques du roman libertin aux boudoirs, traite essentiellement de la lecture comme indice de « retournement du récit libertin sur lui-même » (*Libertines*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », n° 210, 1980, p. 106).

3. Deux exemples : en 1740, dans l'*Histoire de dom Bougre* de Gervaise de Latouche (dans *Œuvres anonymes du XVIII<sup>e</sup> siècle. I*, Paris, Fayard, coll. « L'enfer de la Bibliothèque nationale », n° 3, 1985, p. 159), une « figure » atteste la présence d'une bibliothèque murale : pouvant contenir au plus une cinquantaine de livres, elle est presque vide et surplombe un moine surpris à se masturber ; un dessin obscène qui accompagne l'édition originale (1798) de l'*Anti-Justine* (dans *Œuvres érotiques de Restif de la Bretonne*, Paris, Fayard, coll. « L'enfer de la Bibliothèque nationale », n° 2, 1985, p. 277) exhibe aussi une petite bibliothèque murale où, sans qu'il soit possible de les identifier, on reconnaît quatre livres sur l'étagère du haut. Un drapé, une couverture, un tableau (indéchiffrable) et le cadre du dessin empêchent de saisir cette bibliothèque dans son ensemble. Inutile de dire que l'attention est attirée par autre chose.

4. Entre 1739 et 1789, sur quelque trente-six romans pornographiques retenus en raison du degré d'explicitation de leurs descriptions d'organes génitaux et de la thématization du registre tragique qui les caractérise, cinq mentionnent, sous une forme ou sous une autre, la présence de bibliothèques. Il s'agit de l'essentiel du corpus considéré ici.

généralisant les conditions livresques de leur jouissance sans fin. Qu'un des critères distinctifs du roman pornographique, par opposition au roman libertin par exemple, soit le « registre tragique<sup>5</sup> » auquel il est inéluctablement destiné n'infirme d'aucune façon cette hypothèse, puisque la mort et ses avatars (violence, oubli, perte, usure, etc.) demeurent constitutifs, voire définitoires des laboratoires où se prépare l'orgie idéale. C'est pourquoi les bibliothèques imaginaires, toutes fragmentaires qu'elles soient, seraient à la fois un « effort de la mémoire, par lequel rien n'est perdu du passé », et, « à en juger par la poussière et l'inutilité, la victoire définitive du néant<sup>6</sup> ». Cette conjonction correspond en tous points à l'esprit des utopies classiques.

Rien n'est plus contraire à l'esprit de la pornographie romanesque que l'idée d'économie et de thésaurisation : « J'ai toujours abjuré cette économie [retenir l'éjaculation], parce que je trouve dans le nombre ce que je cherche ; je veux obtenir tout et sans réserve ; malheur à celui qui s'épuise<sup>7</sup>. » La pornographie suppose une coïncidence parfaite entre l'instant du désir et sa satisfaction, encore que cette coïncidence ne soit possible qu'au prix d'une gradation réglée vers une parfaite transparence du texte. La rigueur et la sévérité du code de lois qui régit *Les Cent Vingt Journées de Sodome* ainsi que la focalisation progressive du récit sur les six cents perversions, après les longues et nécessaires descriptions de l'introduction, en témoignent. La valeur narrative et pornographique que Sade accorde à ces « Règlements » force à s'interroger sur les questions de brouillage ou d'écran que pose l'immixtion de la réflexion et de la mémoire :

Avant que d'entrer en matière, il est essentiel que nous les [les lois] fassions connaître à notre lecteur, qui, d'après l'exacte description que nous lui avons faite du tout, n'aura plus maintenant qu'à suivre légèrement et voluptueusement le récit,

5. Roland Mortier, « Libertinage littéraire et tensions sociales dans la littérature de l'Ancien Régime : de la *Picara* à la *Fille de joie* », *Revue de littérature comparée*, 46 : 1, janvier-mars 1972, p. 39. Michel Delon, dans « Rupture et transition dans le roman libertin à la fin de l'Ancien Régime : Louvet et Nerciat » (dans *Signes du roman, signes de la transition*, Paris, PUF, coll. « Université de Picardie. Centre d'études du roman et du romanesque », 1986), explique le virage à la franche pornographie par « l'ouverture du récit libertin à la longue durée [...] par l'intermédiaire d'une parenthèse tragique » (p. 110).

6. Jean M. Goulemot, *loc. cit.*, p. 510.

7. Anonyme, *Vénus en rut ou Vie d'une célèbre libertine* (1771), dans *Œuvres anonymes du XVIII<sup>e</sup> siècle*. IV, Paris, Fayard, coll. « L'enfer de la Bibliothèque nationale », n° 6, 1987, p. 117.

sans que rien trouble son intelligence ou vienne embarrasser sa mémoire<sup>8</sup>.

Pour Sade, il s'agit de soulager le récit des accessoires du romanesque que sont les indices de composition et les signes d'un ailleurs spatial et temporel. On sait le résultat : à la mémoire vivante des historiennes succèdent une liste de « passions », puis le décompte des survivants de l'orgie. *La Cauchoise* confirme cette nécessité de faire connaître au lecteur les rouages du mécanisme de l'orgie afin de n'autoriser aucun exutoire. Or, un de ces rouages est précisément une bibliothèque : « Pour ne rien laisser à désirer aux lecteurs de l'invention générale d'un pareil amusement, je vais donner ici le catalogue de cette bibliothèque<sup>9</sup>. » Rapprocher cette opération de délestage des formes de l'utopie narrative ne tient pas du hasard de la recherche si l'on considère, d'une part, le foisonnement des projets de réforme de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et la teneur politique du roman pornographique, ainsi que, d'autre part, l'absence de temps modificateur constitutif des utopies comme « une réponse imaginaire aux angoisses de la finitude<sup>10</sup> ». Artificiellement maintenue dans un état d'absolue perfection par une organisation politique optimale, l'utopie classique fournit au roman pornographique les prétextes nécessaires à l'établissement d'une « République de la volupté<sup>11</sup> » à laquelle préside une certaine licence qui doit préparer les esprits à « une fouterie presque générale<sup>12</sup> ».

La présence des bibliothèques imaginaires dans le roman pornographique participe de ce que l'on appellera la

8. Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome ou l'École du libertinage*, dans *Œuvres I*, édition établie par Michel Delon, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 371, 1990, p. 59.

9. Anonyme, *La Cauchoise ou Mémoires d'une courtisane célèbre* (1783), dans *Œuvres anonymes du XVIII<sup>e</sup> siècle. I, op. cit.*, p. 436.

10. Jean M. Goulemot, « Le temps de l'utopie », dans Pierre Aquilon, Jacques Chupeau et François Weil (édit.), *L'Intelligence du passé : les faits, l'écriture et le sens. Mélanges offerts à Jean Lafond par ses amis*, Tours, Publications de l'Université François-Rabelais, 1988, p. 364. Ce rapprochement est d'autant plus nécessaire que, pour Pierre Versins, *Les Cent Vingt Journées de Sodome* sont « une utopie codifiée dont le modèle se trouve dans les *Hermaphrodites* de Thomas Arthus près de deux siècles auparavant » (article « Pornographie », dans *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1972, p. 690). Il s'agit de *L'Île des Hermaphrodites* (1605) de Thomas Arthus.

11. Anonyme, *Le Petit Fils d'Hercule*, s.l., s.é., 1701, p. 162. Cette date de publication est impossible vu les œuvres citées dans le texte ; on proposera plutôt 1784 comme date probable de publication.

12. *Ibid.*, p. 151.

fonction compensatoire de ce type de fiction<sup>13</sup>. Qu'il s'agisse de l'« [a]ppartement ou lieu destiné pour y mettre des livres » ou des « livres en général qui sont rangez en ce vaisseau<sup>14</sup> », les bibliothèques imaginaires indiquent toutes, d'une manière ou d'une autre, la proximité d'un système du vide auquel sont indissociablement liées les orgies sans frein. Ainsi, sous la protection de la Darmand, entremetteuse cupide, le petit-fils d'Hercule, jeune provincial venu à Paris par ambition, sollicite à titre de « lecteur<sup>15</sup> » les faveurs d'une marquise septuagénaire infatigable. Cette dernière, prévenue de ce que son sujet « li[t] fort bien », le fait passer dans sa bibliothèque afin de l'« essayer<sup>16</sup> ». Métaphoriquement assimilée à un boudoir, la bibliothèque de la marquise prépare, comme en un laboratoire, les assauts qui auront lieu dans son « serrail<sup>17</sup> ». Aux difficultés d'acquisition du savoir que symbolisent traditionnellement les bibliothèques est substituée une pratique (au sens fort du mot) de la lecture assimilable à une connaissance instantanée du corps de l'autre.

Loin de faire écran aux ébats à venir, loin de servir de retraite à une pensée qui a besoin de conditions idéales pour se développer, la bibliothèque du roman pornographique a pour fonction d'initier le « fouteur » potentiel aux sévères restrictions de l'univers pornographique. L'épreuve quasi pascalienne de la gageure finale dans *Thérèse philosophe* repose sur une même volonté d'initiation à la discipline pornographique : « je parie ma bibliothèque et mes tableaux contre votre pucelage que vous n'observerez pas la continence pendant quinze jours ainsi que vous le promettez<sup>18</sup> ». De fait, au cinquième jour, tombée « dans une espèce d'extase<sup>19</sup> » à la suite d'une lecture assidue des romans pornographiques de la bibliothèque du comte, Thérèse ne se maîtrise plus. L'extase est bien cet état de transport hors de soi, absorbé qu'est alors le lecteur par l'objet de fascination, ici la bibliothèque. Cette dernière permet une épuration de l'individu dont l'ultime aboutissement est l'abandon total du *moi* social au profit

13. Sur cette question, voir Michel Delon, « Introduction », dans Sade, *Œuvres I, op. cit.*, p. IX-LVIII.

14. Antoine Furetière, *Dictionnaire* (1690), cité par Roger Chartier, *L'Ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle*, Aix-en-Provence, Alinéa, coll. « De la pensée », 1992, p. 73.

15. *Le Petit Fils d'Hercule, op. cit.*, p. 54.

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*, p. 70.

18. Boyer d'Argens, *Thérèse philosophe* (1748), dans *Romans libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle*, textes établis, présentés et annotés par Raymond Trousson, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993, p. 654.

19. *Ibid.*, p. 655.

d'une forme de solipsisme. Aussi, rien d'étonnant à ce que chacun des appartements du séjour qu'occupe la société rassemblée par sir Sydney dans *Félicia* soit pourvu d'une petite bibliothèque et que, à la demande de sa maîtresse et en un geste mécanique (le premier livre qui lui « tomberait<sup>20</sup> » sous la main), la servante de Félicia lui apporte *Thérèse philosophe*, puisque, au moins virtuellement, le roman est consacré à des amours physiques brèves dont la répétition vient assurer la continuité : « Trois fois de suite il expira dans mes bras, et si je ne me fusse opposée à de nouveaux efforts, il eût encore été plus loin, sans reprendre haleine<sup>21</sup>. » Ici comme là, et bien que les bibliothèques de *La Cauchoise*, de *Thérèse philosophe* et de *Félicia* soient réduites à leur dimension de meuble, elles n'offrent aucune échappatoire possible, ni par la réflexion ni par l'imagination. Le retour à la bibliothèque du petit-fils d'Hercule après les assauts du sérail est, à cet égard, symbolique. La marquise y défend l'innocence de ses passe-temps, le caractère inoffensif et conservateur de ses principes et, surtout, la valeur exemplaire de ses activités :

Si le reste du monde nous imitait, on n'aurait plus besoin de tribunaux, de prisons, d'échaffauds; les larmes, l'ennui ne seraient plus connus sur la terre. La seule ombre de peine que nous connaissions est le repos; & l'espoir de recommencer nous le fait supporter<sup>22</sup>.

Autrement dit, tous les maux de la terre seraient réduits à néant si la propriété purgative de la copulation était socialement reconnue. L'inaction et l'immobilité sont à proscrire. Que ces propos soient tenus dans une bibliothèque n'est pas indifférent, celle-ci étant traditionnellement comprise comme l'envers exact de l'action et du mouvement. Dans le roman pornographique, en raison de l'écart symbolique ou réel qu'elle institue entre elle et la vie (refus ou distance critique) et des conditions idéales d'existence auxquelles elle est soumise, la bibliothèque devient le lieu abstrait idéal pour l'expérimentation d'une jouissance à l'abri des caprices du temps et un espace de profération libre de ces lois qui font le crime. La bibliothèque du roman pornographique est bien l'anti-chambre de la « petite mort ».

L'évidement du littéraire grâce aux bibliothèques imaginaires conçues comme des lieux où Nature et Raison sont amenées à se confondre se double d'une nostalgie de la

20. Andréa de Nerciat, *Félicia ou Mes fredaines* (1775), dans *Romans libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 1197.

21. *Ibid.*, p. 1201.

22. *Le Petit Fils d'Hercule*, op. cit., p. 74.

cohésion (naturelle, sociale et langagière) originelle ; une première tentative de restauration de cette cohésion passe par la réduction de la bibliothèque à la dimension du livre. « [M]oins nombreuse, mais bien tenue<sup>23</sup> », la bibliothèque de la marquise ne contient que des livres propres à éveiller les pulsions sexuelles. Plus précisément, et la distinction est significative, sur les six livres évoqués<sup>24</sup>, trois (*Félicia*, *Thémidore* et *Les Bijoux indiscrets*) sont dits des « livre[s] de sentiment<sup>25</sup> » et jugés passés de mode. De toute évidence, le sentiment ne doit pas faire obstacle à la jouissance. Par cette hyperspécialisation du livre, on voit que « le rêve d'une bibliothèque rassemblant tous les savoirs accumulés, tous les livres jamais écrits<sup>26</sup> » n'a traversé le roman pornographique que sous la forme altérée de la « bibliothèque galante<sup>27</sup> », laquelle tend à ramener les savoirs de l'humanité à une énergie sexuelle autorégulatrice. Dans *La Cauchoise*, les quarante-neuf titres et « nombre d'autres brochures plus ou moins connues<sup>28</sup> » qui composent la bibliothèque de M. le C.D. constituent à proprement parler la somme des manifestations littéraires de cette énergie. Du putanisme à la masturbation, de la débauche cléricale aux excès de la nature et des aristocrates, la littérature pornographique contenue dans cette bibliothèque reflète l'homogénéité de l'assemblée et la rigidité de la réglementation de la « partie de plaisir<sup>29</sup> ». Il suffit pour s'en convaincre de remarquer que neuf des quarante-neuf titres énumérés ont, dans leur appellation ou leur description parodiques, une visée didactique : « catéchisme », « manuel », « art de... », « école », etc. Le lecteur y apprend les règles du beaucoup jouir par l'imitation des tableaux qu'ils contiennent. La bibliothèque galante ne s'interpose nullement, comme le ferait « le babélisme des livres<sup>30</sup> », entre les sujets et leur jouissance ; elle est en fait le préalable absolu à leur identification réciproque. Par elle, l'univers de la pornographie romanesque atteint un degré de contingence tel que les personnages semblent se contenter d'y exister comme en un pur état de fait. Ni tout à fait transparence, ni tout à fait obstacle, la bibliothèque imaginaire du roman pornographique renvoie à un état de plénitude (le

23. *Ibid.*, p. 54.

24. Dans l'ordre d'apparition : *Les Lauriers ecclésiastiques*, *La Foutromanie*, *Félicia*, *Thémidore*, *Les Bijoux indiscrets* et un « nouveau recueil », *ibid.*

25. *Ibid.*

26. Roger Chartier, *op. cit.*, p. 70.

27. *Thérèse philosophe*, *op. cit.*, p. 654.

28. *La Cauchoise*, *op. cit.*, p. 442.

29. *Ibid.*, p. 430.

30. Georges Benrekassa, « Bibliothèques imaginaires : honnêteté et culture, des Lumières à leur postérité », *Romantisme*, n° 44, 1984, p. 4.



mot « bonheur » ne conviendrait pas ici) dont la cohésion repose sur une reproduction dans des conditions idéales de cette « première chose que fit Adam lorsqu'il fut créé [:] le mettre à Ève<sup>31</sup> ». La « vie animale<sup>32</sup> » que mènent les abbés dans *Les Lauriers ecclésiastiques* répond de cette codification de la contingence, eux dont la bibliothèque est essentiellement constituée d'ouvrages relatifs à l'alimentation : un *Cuisinier français*, un *Traité de l'indigestion* et un *Éloge de l'ivresse*. Ici comme ailleurs, l'excès du manger et du boire pave la voie à une plénitude existentielle. Le prieur de l'*Histoire de dom Bougre* faisait déjà remarquer à Saturnin : « vous connaissez assez la nature pour savoir que l'action de foutre est aussi naturelle à l'homme que celle de boire et de manger<sup>33</sup> ». Roman matérialiste s'il en est, le roman pornographique des Lumières attribue donc aussi aux bibliothèques imaginaires la fonction de capitaliser les lois et les desseins de la nature, ainsi que les conditions de leur accomplissement.

À la première signification que Furetière attribue à « Bibliothèque » en succède une seconde que le roman pornographique reprend à son compte et qui problématise autrement le désir de restauration de la Parole. « Bibliothèque est aussi un Recueil, une Compilation d'ouvrages de même nature, ou d'Auteurs qui ont compilé tout ce qui peut se dire sur un même sujet<sup>34</sup>. » La narratrice de l'anonyme *Vénus en rut* souligne la tendance totalisante que le roman pornographique confère à sa propre parole :

[...] un indifférent dirait qu'après l'Académie des Dames, Thérèse, la Religieuse, et le fameux Portier, on sait tout; j'espère te prouver le contraire; je n'emprunterai rien de ces ouvrages, je peindrai ce que j'ai vu, fait, senti; je ne veux de modèle que moi<sup>35</sup>.

Tous les romans pornographiques sans exception nient, sur le modèle de la confession, soumettre l'exhibition de l'intimité sexuelle à une quelconque théâtralité. Tout se passe comme si la parole pornographique était à chaque fois originale, à chaque fois définitive. Pourtant, les pornographes évoquent fréquemment la présence de leurs prédécesseurs, en guise de

31. *Le Petit Fils d'Hercule*, *op. cit.*, p. 156.

32. La Morlière, *Les Lauriers ecclésiastiques, ou campagnes de l'Abbé T\*\*\** (1748), à Luxuropolis, De l'Imprimerie ordinaire du Clergé, 1782, p. 71.

33. Gervaise de Latouche, *Histoire de dom Bougre, portier des Chartreux* (1740), dans *Œuvres anonymes du XVIII<sup>e</sup> siècle. I*, *op. cit.*, p. 172.

34. Cité par Roger Chartier, *op. cit.*, p. 73.

35. *Vénus en rut*, *op. cit.*, p. 6.

patrimoine à partir duquel raffiner. À ce chapitre, le roman pornographique est lui-même une bibliothèque. Qu'on se rappelle d'abord que la séance de lecture à laquelle doit se soumettre le petit-fils d'Hercule est finalement consacrée à un « nouveau recueil<sup>36</sup> », après *Les Lauriers ecclésiastiques* et *Félicia*. L'héritage rassemblé et maîtrisé, classé, les qualités proprement originales du petit-fils d'Hercule peuvent se déployer. Cette bibliothèque dans la bibliothèque trouve un écho à un niveau supérieur, celui de la structure romanesque d'ensemble. Dans le « Discours préliminaire » à cette « encyclopédie de la nature » qu'est le *Petit Fils d'Hercule*, parodiant le discours que l'on sait, le soi-disant éditeur prétend n'être que le compilateur de documents d'une « Société d'amateurs » :

[...] notre fonction d'éditeur consiste principalement à mettre en ordre des matériaux dont la plus grande partie était éparse dans les manuscrits de plusieurs sages fort occupés de la chose. Voici notre réponse à ceux qui demanderont comment on peut avoir connu tous les genres, toutes les manières, toutes les postures, les termes, les ressources, &c., &c.<sup>37</sup>

Conforme sur plusieurs points à la seconde signification que donne Furetière à « Bibliothèque », *Le Petit Fils d'Hercule* en est une dont le langage conventionnel ne saurait épuiser les sources (« &c., &c. »). La suite du « Discours » précise les modalités d'exécution du projet d'ensemble, qui consiste à « réunir [...] tout ce qui a été dit sur la fouterie depuis qu'on fout<sup>38</sup> ». Défendant une entreprise de condensation que le péché d'orgueil empêche d'envisager du point de vue de l'exhaustivité, le soi-disant éditeur prévient qu'il a pris quelques libertés, tant en ne tenant pas compte de certains des spécialistes antérieurs qu'en ne rapportant pas fidèlement les propos de quelques-uns de ses contemporains. Ces quelques libertés prises au nom de la Vérité ont toutes pour objectif de constituer un savoir nouveau, épuré et exemplaire, d'une parfaite transparence. À titre de bibliothèque, *Le Petit Fils d'Hercule* « apprendra à lire avec profit », puisque « chaque chose » y est appelée « par son nom<sup>39</sup> ». Le caractère original et définitif de la parole pornographique ne saurait donc s'établir qu'au prix d'une invocation de la tradition, puis d'un dépassement de celle-ci selon un processus de tri et d'extrême réduction dont la coïncidence du mot et de la chose est un épiphénomène.

36. *Le Petit Fils d'Hercule*, op. cit., p. 54.

37. *Ibid.*, p. 9.

38. *Ibid.*, p. 16-17.

39. *Ibid.*, p. 21.

La bibliothèque du roi que visite Louis-Sébastien Mercier dans *L'An 2440* est soumise aux mêmes principes de condensation, mais « au nom d'une rationalité finalement obscure, toutes les voies de l'apprentissage étant ici barrées par le souci pédagogique<sup>40</sup> ». L'utopie ou l'uchronie de Mercier témoigne, à travers sa bibliothèque imaginaire, d'une conception du temps dont le devenir est exclu, tout occupée qu'elle est de ramener l'histoire à un principe unique. Les bibliothèques du roman pornographique, elles, exécutent narrativement cette exclusion. À la rationalité écrasante des utopies classiques, le roman pornographique substitue un système du vide que l'ouverture à la longue durée menace d'entropie. Tôt ou tard, le roman pornographique reconnaît — et l'état de ses bibliothèques en leur sens ordinaire, spatial et architectural, en est le premier indice révélateur — que l'exhibition d'une intimité sexuelle libre d'entraves reconduit les aléas de l'histoire, de la nature, de la société civile et du langage. L'impunité géographique dont bénéficient les moines du couvent où a été placé Saturnin dans *l'Histoire de dom Bougre* ne repose pas sur le caractère sacré du lieu, mais sur l'aménagement d'un sanctuaire intérieur à l'abri du regard d'autrui :

Va-t-on déterrer un petit espace de terrain placé entre la bibliothèque et quelques anciennes chapelles, où ne l'on va jamais, et un grand mur qui le couvre du côté du jardin ? Le continent de notre maison est trop vaste pour qu'on puisse s'apercevoir de cet endroit, nous sommes en sûreté de tous côtés<sup>41</sup>.

Au même titre que ces lieux de culte qu'on ne pratique plus, la bibliothèque n'est plus qu'un lieu de mémoire mort(e) séparant l'extérieur de l'intérieur. De même, la bibliothèque de l'abbaye dans *Les Lauriers ecclésiastiques* est décrite comme une forteresse impénétrable dont il faut « enfoncer la porte » pour avoir accès à un « missel délabré et gothique » ou à une « vieille édition du *Cuisinier français*<sup>42</sup> ». Plus que le signe d'un passé révolu — en fait, parce qu'elle est ce signe —, la bibliothèque imaginaire soustrait au regard sans soumettre à la pensée : elle mure la débauche sans l'abriter, elle tient le monde à distance sans lui être étranger. La fermeture de la bibliothèque finit par réconcilier l'individu avec lui-même, en lui rendant toute son épaisseur historique. Dorénavant, à lui seul incombera de porter les stigmates de l'histoire, jusque dans sa chair.

40. Georges Benrekassa, art. cité, p. 12 ; voir aussi Roger Chartier, *op. cit.*, p. 76.

41. *Histoire de dom Bougre*, *op. cit.*, p. 173.

42. *Les Lauriers ecclésiastiques*, *op. cit.*, p. 72.

On sait le destin de Saturnin (vérole, castration) et le dénouement des *Lauriers ecclésiastiques* (la mort de deux aînés de l'abbaye permet à l'abbé T\*\*\* de recouvrer sa liberté civile). Entrepôt d'une mémoire coupée des réalités physiques, la bibliothèque du roman pornographique, entendue en son sens ordinaire, thématise l'avènement d'un nouvel ordre du temps, régressif, circulaire, fondé sur la répétition de l'instant fondateur, de la mémoire initiale, comprise comme moment déclencheur d'un processus de destruction.

La présence d'un lieu aussi porteur de significations pour l'historien de la littérature que la bibliothèque, traditionnellement vouée à la réflexion et à la conservation, convient mal à un genre littéraire dont les deux principes dominants sont une soumission mécanique aux lois naturelles et une dépense d'énergie aux frontières de l'anéantissement. Sur le modèle de l'utopie classique, le roman pornographique procède à une exclusion dans les règles de tout accessoire jugé nuisible à la jouissance immédiate, les corps y étant marqués par les résistances naturelles, sociales et langagières. Avant de subir les contrecoups de cette opération sous la forme d'une réduction à la dimension du livre, problématisant ainsi la tension entre l'exhaustif et l'essentiel, les bibliothèques imaginaires instaurent une rigoureuse discipline pornographique. L'état de certaines d'entre elles donne à penser qu'une conception du temps plus cyclique que linéaire favorise la réconciliation de l'individu avec lui-même, c'est-à-dire l'abandon total du *moi* social.

Les bibliothèques imaginaires du roman pornographique des cinquante années qui précèdent la Révolution montrent bien qu'elles ne sont pas « les indices les plus sûrs d'une modernisation de l'espace culturel<sup>43</sup> », la double séparation constitutive de la privatisation (par rapport à la famille et par rapport au public) étant subordonnée à une nostalgie des origines. Bien qu'historiquement on s'entende pour considérer la Renaissance comme le moment où l'inscription livresque de la bibliothèque témoigne d'un rapport nouveau aux savoirs, il est loin d'être prouvé qu'elle coïncide avec l'émergence de lieux de savoir de plus en plus « privés<sup>44</sup> ». Il est vrai cependant

43. Georges Benrekassa, art. cité, p. 13.

44. C'est la thèse de Rémy G. Saisselin dans « After the Battle : Imaginary Libraries in the Eighteenth Century », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 311, 1993, p. 115-141 ; elle était déjà évoquée par Roger Chartier dans « Les pratiques de l'écrit », dans Philippe Ariès et Georges Duby (édit.), *Histoire de la vie privée*, tome 3 : *De la Renaissance aux Lumières*, volume dirigé par Roger Chartier, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 1986, p. 138.

que, depuis longtemps, et dans toutes ses acceptions, la bibliothèque imaginaire est l'occasion pour le romancier de réfléchir à l'aménagement d'un lieu idéal (symbolique ou réel) «étranger aux malédictions du temps et de la mort<sup>45</sup>». Jean M. Goulemot et, plus tard, Roger Chartier rapprochent cette réflexion des formes de l'utopie narrative par la «volonté de choisir et d'élaguer pour mieux conserver<sup>46</sup>» et, surtout, par l'hésitation du Siècle des lumières entre deux impératifs : ordonner et préserver. Par là, les formes de l'utopie narrative s'imposent : coupée des lois de la nature, du temps et du marché, plus proche du monument aux morts que d'un «espace social de progrès<sup>47</sup>», la bibliothèque imaginaire voit la poussière s'accumuler, le silence s'épaissir, les murs se dresser, les labyrinthes se complexifier, son accessibilité se restreindre. Le roman pornographique donne en plein dans la contradiction.

45. Jean M. Goulemot, *loc. cit.*, p. 501.

46. *Ibid.*, p. 505 ; voir aussi Roger Chartier, *op. cit.*, p. 75 et 76.

47. Jean M. Goulemot, *loc. cit.*, p. 508.